

## Mon père, Elie Barthaburu, dans les tranchées de 1914-1918

J'avais trois ans lorsque mon père, Elie Barthaburu, est décédé à Saint-Palais le 18 décembre 1944. Je n'ai donc gardé de lui aucun souvenir personnel et n'ai appris à le connaître qu'à travers ce que m'en ont raconté ma mère et ma famille. Je ne suis ainsi resté longtemps qu'avec de vagues sensations vraisemblablement fabriquées qui me plaisaient bien.

Je savais qu'il existait de nombreux documents familiaux accumulés par les générations qui m'ont précédé : lettres de commerce, photos, lettres de mes parents, contrats professionnels, etc. Je ne les ai vraiment découverts qu'au moment de ma retraite au début des années 2000 : je pouvais, enfin, par la confrontation directe à des témoignages, mettre des mots plus personnels et précis sur l'histoire de ma famille.

Parmi tous ces documents, livrés en désordre, se trouvaient de précieux témoignages sur la guerre de 1914-1918 : des carnets de notes et les lettres et cartes adressées par mon père à sa famille durant ces quatre années. A mesure que j'en prenais connaissance, je sentais monter en moi un vif désir : celui de partager cette richesse avec ceux dont le père, le grand-père ou l'arrière-grand-père avait aussi connu cette guerre des tranchées. Le centenaire commémorant la première guerre mondiale devenait l'occasion de réaliser ce souhait.

### La guerre

Août 1914 : mon père, né le 25 août 1893 à Saint-Palais, a 21 ans. Il vient de terminer la première année de ses études à l'Institut Agronomique de Paris.

Son frère aîné, Antoine, a déjà effectué son service militaire chez les Chasseurs Alpains où il a acquis le grade de sergent.

Leur frère cadet, Léopold, vient de passer avec succès la première partie du baccalauréat. Il ne pourra pas reprendre ses études au mois d'octobre : il souffre de terribles maux de tête en rapport vraisemblablement avec une tumeur cérébrale dont il décède le 13 janvier 1915.

Les trois frères ont fait leurs études secondaires au lycée de Bayonne où, en raison de leur appendice nasal particulièrement remarquable notamment chez l'aîné, on les a surnommés « *Piton 1* », « *Piton 2* », et « *Piton 3* ». Ils y ont rencontré un professeur d'histoire, Louis Colas, qui est devenu un ami de toute la famille.

Ils ont une sœur aînée, Thérèse, grâce à qui la majeure partie des témoignages (photos et lettres) ont été conservés : elle va se révéler le gardien tutélaire de la mémoire familiale.

Les parents, Louis Barthaburu et Marie Etcheverry, gèrent un commerce installé sur la grand-place de Saint-Palais sous le nom de « *A la Providence* ». Louis est engagé dans la vie politique et administrative de son arrondissement dont il est élu Conseiller.

Le dimanche 2 août, alors que la mobilisation générale vient d'être décrétée, le père a rassemblé toute sa famille et fait prendre quelques photos dans la cour de la maison familiale :



St-Palais, 2 août 1914, famille Barthaburu  
Elie Louis Thérèse Antoine  
assis: Marie Léopold

Antoine est immédiatement mobilisé et rejoint le 49<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie à Bayonne. Elie, mon père, sursitaire, ne reçoit sa feuille de route que vers le 10 août et se présente aux autorités militaires le 12 : dans la cour de la Citadelle de Bayonne, il est accueilli par Antoine chargé de la formation des nouvelles recrues. Cette formation sera très rapide, car dès le 2 septembre, les deux frères font partie d'un renfort d'hommes envoyés sur le front ; Elie a été enrôlé dans la section commandée par son frère, Antoine.

Tous deux envoient régulièrement lettres et cartes à leur famille, et Elie commence à rédiger quelques notes sur un petit carnet à couverture noire : il écrit au crayon à mine. Il a été ainsi conservé et retrouvé 3 carnets : deux écrits au crayon (septembre 1914, et août 1915 à mars 1916) ; et un écrit à l'encre, qui est une reproduction mot à mot du premier carnet. On peut penser qu'Elie a voulu, par cette transcription à l'encre, assurer une meilleure conservation de ses souvenirs. Aurait-il eu le projet d'une diffusion ? C'est possible car, en décembre 1918, il recevra une lettre de son professeur d'histoire au lycée de Bayonne, Louis Colas, qui l'incite vigoureusement à écrire ses souvenirs de guerre.

Ils rejoignent le 49<sup>e</sup> R.I. engagé sur le Chemin des Dames, du côté de Craonne et Craonnelle. Ce site va se révéler un haut lieu de l'affrontement entre armées ennemies : en bordure du plateau de l'Aisne, sur une longueur d'une vingtaine de kilomètres, les divisions allemandes dominent les positions françaises et resteront maîtres de ces hauteurs jusqu'au mois d'août 1918. Le baptême du feu est terriblement sévère : en 2 ou 3 jours, les nouveaux soldats passent brutalement d'un monde ordinaire à un monde de tonnerre, de souffrance et d'affrontement à la mort.

Le 20 septembre 1914, les deux frères Barthaburu sont blessés aux jambes par les éclats d'un même obus allemand. Ils se séparent, et chacun se débrouille pour rejoindre une unité de soins. Sans pouvoir le savoir, ils sont chargés dans le même train d'évacuation vers le Sud-Ouest : le voyage, très inconfortable dans des wagons à bestiaux, dure trois jours au terme desquels Antoine est admis dans un hôpital à Barbazan, et Elie à Toulouse. Leur première préoccupation est d'écrire à Saint-Palais d'où leur père part immédiatement pour leur rendre visite : le 28 septembre, Louis Barthaburu peut écrire à son épouse pour la rassurer sur l'état de santé de ses fils.

La blessure d'Antoine est sévère : peut-être a-t-elle été aggravée par les premiers pansements qui ont brûlé et trop fortement comprimé les chairs. Durant 18 mois, Antoine passera d'hôpital en hôpital entre Bayonne, Toulouse et Bordeaux, pour finalement être réformé et déclaré exempt de service armé en novembre 1915.

Le 31 décembre 1914, les autorités médicales militaires dressent un certificat de guérison des blessures d'Elie qui vient vraisemblablement en permission de convalescence à Saint-Palais, car il est présent aux obsèques de son frère Léopold le 15 janvier 1915 : le *Journal de Saint-Palais* en atteste.

Il n'est parvenu aucun témoignage (pas de lettres, pas de photos) sur les premiers mois de l'année 1915. Toutefois, par son livret militaire, on apprend qu'Elie est nommé caporal en avril 1915. Puis, dans les tout premiers jours du mois d'août, par les cartes postales envoyées à sa famille, on le voit cheminer de Saint-Palais vers Grasse, dans les Alpes-Maritimes, où il rejoint le 23<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs Alpins : comment a-t-il obtenu cette nouvelle affectation ? Est-ce à la suite d'une démarche et d'un choix personnels, ou par décision et sélection de l'autorité militaire ?

Durant le mois d'août 1915 Elie parfait son instruction et sa formation sur le plateau Napoléon, et part en septembre rejoindre le 115<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs Alpins stationné dans les Vosges. C'est là qu'il vit son deuxième baptême du feu, tout aussi brutal que le premier.

D'une manière générale, Elie ne se plaint pas. Il goûte même par moment cette vie d'efforts et de grand air. Malgré les ravages causés par les bombardements, il reste sensible à la beauté des paysages qu'il traverse et maudit l'acharnement des combats qui détruisent cette nature. Dans ses lettres, il ne cache pas qu'il est présent, sans pouvoir les nommer, sur des champs de bataille et dans des tranchées où les bombardements allemands font d'énormes dégâts. Il réserve à ses carnets la description des moments les plus durs. Il y décrit des circonstances particulièrement éprouvantes dont il gomme l'âpreté dans les lettres et cartes à sa

famille : on sent une volonté très ferme de protéger ses parents, et notamment sa mère, de tout souci en rapport avec la férocité de cette guerre. Il mentionne l'emploi de gaz asphyxiants et des masques de protection, et il traverse à plusieurs reprises des lieux de combat contaminés. Il parle avec une certaine colère des déplacements qui font revenir les soldats sur des territoires où ils sont déjà passés : pourquoi tant de fatigues ? Il ne manque pas de s'attarder à quelques analyses très pertinentes de son vécu de combattant.

A partir des Vosges, Elie est amené à se déplacer vers d'autres régions où son bataillon est appelé en renfort : batailles de la Somme, deuxième bataille de la Marne. Il croise plusieurs camarades de combat qu'il charge de porter quelque nouvelle à sa famille.

En janvier 1916, il est appelé à suivre un Peloton de formation de sous-officier à Gérardmer : le stage devait durer quinze jours, mais il est prolongé de huit jours en raison du très mauvais temps (tempêtes de neige) qui a empêché certaines manœuvres. Il fait alors l'expérience de la vie de l'arrière : la légèreté de certaines femmes et l'insouciance des enfants contrastent tellement avec ce qui est vécu dans les tranchées !

En juillet 1916, sa conduite dans les combats de l'Hilsenfirst lui vaut une citation et la décoration de la Croix de Guerre qu'il reçoit en première ligne.

Ce n'est qu'en septembre 1916, à l'issue de combats particulièrement acharnés, qu'il reçoit ses premiers galons de sergent. Il ne reste pas longtemps dans cette nouvelle position puisque huit jours après sa nomination, il est envoyé à l'Ecole Saint-Cyr pour y suivre les cours de formation d'officier. Durant cinq mois, il profite de ses escapades dominicales à Paris pour se distraire et profiter simplement de la vie « normale » : il décrit avec gourmandise ses après-midi de détente au Luna-Park, ses soirées au cabaret, ses visites chez des amis de la famille. Le stage se termine fin février 1917 : Elie est reçu 4<sup>e</sup> de sa Compagnie et est nommé aspirant.

En reprenant contact avec le 115<sup>e</sup> B.C.A., Elie apprend à connaître et à apprécier son nouveau chef, le commandant Touchon. En juillet et août 1917, on lui demande de participer à l'information des troupes américaines fraîchement arrivées en France. Dans ses lettres, il donne une appréciation très nuancée de ces nouveaux venus et explique bien que les Français n'ont rien à leur apprendre : tout juste doivent-ils faire la démonstration de leur manière de combattre, laissant les Américains en tirer les leçons qu'ils jugeront bonnes. Mais tout cela ne le satisfait pas : il attend avec impatience son premier galon d'officier et décide en fin d'année de changer de bataillon et de division dans l'espoir de faciliter son avancement.

Les premiers mois de 1918 sont pleins d'hésitation : Elie a-t-il pris la bonne décision en quittant son bataillon et les chefs qui le connaissaient ? Après passage dans diverses unités, il est affecté fin mars au 17<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs Alpins avec le grade de sous-lieutenant : le voilà donc officier, avec une solde plus conséquente qui lui fait accepter la proposition de sa sœur qui présente ses services de trésorière.

Dans la bataille de la Somme, en mai, il se distingue par une troisième citation à l'ordre de la Division. En septembre, il est engagé dans la deuxième bataille de la Marne, et sa conduite au feu lui vaut une nouvelle citation à l'ordre de l'Armée. Début novembre, son bataillon participe au franchissement du canal de la Sambre : Elie emmène sa Compagnie avec une ardeur remarquée par une cinquième citation à l'ordre de l'Armée.

Les rumeurs d'un arrêt des combats enflent, mais les journées s'étirent sous un ciel de plus en plus maussade. La pluie ramène la boue ; les interminables marches reprennent.

Le 11 novembre est une journée terne. L'annonce de l'armistice ne soulève aucune manifestation d'enthousiasme : les soldats assommés de fatigue ont peine à y croire.

*A 11h, pendant la grande halte, la fanfare a joué la Sidi Brahim : pas un cri, rien. Cela ne veut pas dire que nous n'ayons pas ressenti une joie violente : ça se lisait sur tous les visages,*

*mais on songeait aussi à bien d'autres choses... Et puis, que voulez-vous ? Même maintenant, il me semble que je suis ici dans un cantonnement de repos pour quelques jours et qu'il va falloir remonter. L'habitude .....*

Le bataillon d'Elie fait partie des troupes d'élite qui sont à Paris pour rendre les honneurs aux chefs d'Etat venus fêter la victoire : ils cantonnent à Clichy et sont les héros de toutes les retraites aux flambeaux, bals, et autres festivités officielles et privées (pour les officiers). C'est enfin le temps du repos. Pourtant le 20 décembre, il faut repartir vers la « Bochie » : de nouvelles marches interminables s'annoncent sans répit.

Elie est profondément ému par « *des petits loupiots de 1 ou 2 ans, aux cheveux blonds, et aux yeux très bleus..... Il est pénible de songer que cela a très souvent été dû à la faim* ».

Ce n'est que le 15 février 1919 qu'Elie est démobilisé.



Qu'y a-t-il de commun entre le jeune soldat de 1914 et l'officier de 1918 ? 4 années de guerre et de souffrances ont transformé le jeune homme de 21 ans en un officier lourd de 4 années de guerre qui en valent 20 d'expérience humaine.

En 1920, Elie Barthaburu est décoré de la Légion d'Honneur à titre militaire.

## Après la guerre

A peine démobilisé, Elie Barthaburu reprend et termine ses études à l'Institut Agronomique de Paris. Il réalise sa carrière professionnelle en métropole tout d'abord, puis en Afrique : au Soudan Français, actuel Mali, au sein de l'*Office du Niger* où il prend la responsabilité du Service Agronomique pour la mise en culture de terres nouvellement irriguées.

En septembre 1939, lorsqu'éclate la seconde guerre mondiale, il est mobilisé sur place en Afrique, et ne revient en France qu'en juin 1940, après l'armistice. Eprouvé dans sa santé, il a commencé les démarches de réforme pour être définitivement déclaré inapte au service à la « Colonie ». Il est nommé directeur d'enseignement à l'Institut Agronomique de Montpel-



lier, détaché auprès des Services Agricoles de la Préfecture des Landes et des Territoires Occupés, en poste à Bayonne. A la fin de l'année 1942, il doit arrêter son travail.

La famille se retire à Saint-Palais où mon père décède le 18 décembre 1944, à l'âge de 51 ans.

Michel BARTHABURU

L'intégralité de la correspondance d'Elie Barthaburu durant la guerre de 1914-1918 sera publiée en novembre 2014 par les soins de la *Société des Sciences Lettres et Arts* (SSLA) de Pau, dans le cadre de la Commémoration de la Première Guerre Mondiale.